

## VI

Une demi-heure après, le sire Arthur de Hanau entra chez sa femme. Il la trouva pâle et tremblante. A son approche, elle voulut se lever pour le recevoir ; mais les forces lui manquèrent, et elle retomba dans son fauteuil en sanglotant.

—Des larmes, Madame, dit Arthur d'un ton brusque ; sont-ce des larmes d'hypocrisie ou de repentir ?

Clotilde le regarda avec étonnement.

—Je viens vous demander une explication sur votre étrange conduite, continua-t-il en cherchant à se modérer ; vous vous êtes tenue toute la journée renfermée dans votre appartement, et ce soir, au lieu de paraître au bal et d'y recevoir nos invités, comme c'était votre devoir, vous vous renfermez chez vous, vous souciez peu des commentaires et des suppositions malignes et malveillantes auxquelles cette absence inexplicable peut donner lieu. Je vous prévienne, madame, que je veux que vous changiez de conduite ; car si ma vie intérieure n'est pas digne d'envie, je prétends qu'elle ne soit pas du moins le sujet de toutes les conversations.

—Il me serait impossible, monsieur, de quitter mon appartement ; je suis trop souffrante pour cela, et d'ailleurs, je l'avoue, je ne me sens pas le courage de montrer à cette fête un visage souriant, un air de bonheur, lorsque pour moi la joie et le bonheur sont à jamais perdus.

—Perdu ! s'écrie Arthur avec colère ; oui, en effet, quelque chose a été perdu. Un souvenir... un gage d'amour, madame, et ce gage a été trouvé par une personne à laquelle il n'était sûrement pas destiné.

—Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Clotilde en se levant avec dignité, et je vous prie de cesser un badinage indigne de vous et insultant pour moi. Le mariage est un lien formé par la main des hommes, béni par Dieu et sanctifié par l'amour et la confiance des époux. Si la confiance ou l'amour vient à manquer, le mariage n'est plus qu'un lourd fardeau, une chaîne pesante, qui blesse et qui tue lentement celui qui la porte.

—Sentez-vous donc le poids de cette chaîne, madame ? demanda Arthur.

—Monsieur !

—Confiance, tendresse, continua-t-il en s'animant, sont de vains mots dans la bouche des femmes : amour, fidélité, men songes indignes qui ne servent qu'à tromper les sots.

—Où voulez-vous en venir, monsieur ; car, vous le voyez, je suis peu disposée à deviner des énigmes.

—Rappelez vos souvenirs, madame, et dites-moi si vous n'avez rien perdu ce soir ?

—Je ne le pense pas ; car je n'ai pas quitté mon appartement depuis hier.

—Les filles d'Eve ne sont jamais embarrassées pour mentir. Vous n'avez rien perdu, dites-vous, madame ? vous recontraitez peut-être, cependant, ce mouchoir. Il est brodé à mes armes, afin que je ne puisse douter ; et savez-vous où je l'ai trouvé ?... Je l'ai trouvé tout à l'heure dans le petit kiosque au bout du jardin ! Qu'alliez-vous faire dans ce pavillon, madame, répondez ?

Mais Clotilde semblait prêt à expirer ; son regard, plein d'effroi, restait fixé sur le mouchoir ; elle ne pouvait en détacher les yeux. Puis, poussant un cri déchirant :

—Le signe du meurtre ! dit-elle en montrant une large tache de sang sur la broderie du mouchoir.

Brisée par ce dernier effort, elle s'évanouit.

Arthur se hâta d'appeler du secours ; puis disparut en emportant le signe funeste.

## VII

Quatre heures sonnaient ; les salons étaient déserts, et les portes du château venaient de se refermer sur la dernière voiture, lorsqu'on vit un homme s'avancer avec précaution vers un endroit nommé la Galerie des Chevaliers. Après avoir traversé une petite pièce qui précède cette galerie, il s'arrêta, car il a cru entendre marcher près de lui.

—Bah ! se dit-il au bout d'un instant, je suis ridicule avec mes sottises frayeuses, et l'avertissement que cette jeune femme m'a donné dans le kiosque n'a pas le sens commun. D'ailleurs un billet renfermé dans un missel ne peut être qu'un rendez-vous d'amour.

Enhardi par cette pensée rassurante, il allait continuer son chemin, lorsqu'il entend cette fois distinctement le bruit régulier de deux éperons frappant avec force les dalles de la galerie ; puis ensuite une voix mâle fredonner ces mots :

—Va, jeune insensé, va te brûler les ailes au flambeau de l'amour et du plaisir, pendant que ton ennemi prépare dans l'ombre le piège infâme où tu dois succomber.

—Misérable ! c'est comme cela que tu exécutes mes ordres, hurle une autre voix. Aussitôt un cliquetis d'épées se fait entendre ; puis un cri de rage, puis après quelques momens de lutte, un autre cri, faible, mais éteint...

Le jeune homme se précipite dans la galerie. Quel spectacle frappe ses regards ! La poitrine traversée d'un coup d'épée, il aperçoit son hôte, le sire Arthur de Hanau, gisant à terre, et un peu plus loin son vieux maître d'armes blessé à l'épaule.

—Je sens que je n'ai plus que quelques momens à vivre murmura le châtelain : réveillez tout le monde, il importe que chacun sache ce que j'ai à dire.

Le maître d'armes sortit en se traînant pour exécuter la volonté du maître, pendant que le jeune homme cherchait à lui prodiguer quelques secours.

Lorsque tous les habitants du château furent réunis autour du mourant, celui-ci, d'une voix affaiblie, s'exprima à peu près en ces termes :

—Je sens la vie m'échapper, et un voile épais s'étend devant mes yeux... Ecoutez donc mes paroles... ce sont celles d'un mourant... Hier soir, en rentrant de la chasse, j'appris qu'un étranger était venu dans ce château... Je me rendis auprès de lui, et j'aperçus à son doigt la bague fatale !... Dès ce moment l'héritier du marquis de Hanau m'était connu, et je roulai dans mon esprit un projet sinistre... Tout à l'heure je m'avançais dans cette galerie pour m'assurer de la bonne exécution des ordres que j'avais donnés... et je pus me convaincre que j'étais trahi... alors la rage m'avengla... je me précipi-